

Lyon, en centre-ville, un jour ensoleillé d'avril 2020

Les rues, les places sont désertes.

Le soleil de printemps souligne les modénatures des façades et détoure les rues entre ombres et de lumières. L'ambiance est étrange et le calme étonnant. Je me sens étranger à ma propre ville, je suis dans un décor sans mise en scène...

Les façades en s'élevant me font lever les yeux, sans retenue, car mes pas sont libres : la pression des véhicules a disparu. On entend les oiseaux !

Sans l'avoir décidé, je marche au milieu des rues et les perspectives se déploient selon mon allure. Pas besoin de guide, je vais où mes pas me portent en suivant les courbes de la rue médiévale et son aspiration vers ses débouchés invisibles. Ces rues-là n'ont pas changé depuis des siècles, leur rôle non plus : (se)loger, commercer, fabriquer. Ce sont les signes d'un quartier...

Plus loin, je déambule, en suivant l'ordre de la ligne droite de l'espace normé de la ville classique. Ici on traverse, on file, on perçoit les horizons lointains. Les rez-de-chaussée accompagnent le passant : les commerces (beaucoup de commerces sont fermés, mais leurs devantures sont moins tristes que celles des galeries marchandes ou des rez-de-chaussée modernes...) ou les soubassements ont l'aménité des choses qui durent. On (se)loge encore bien sûr même si de nouvelles activités se sont immiscés dans les étages ; les commerces alignent les devantures et les rares fabriques restantes sont dans les cours. Nous sommes en ville...

Je traverse les rues sans crainte et à l'oreille, et je suis attiré par le parfum des fleurs de magnolias qui *habite* une place avec aisance et où je m'arrête pour contempler. Les façades se découvrent avec recul et sans le mouvement des passants qui contrarie habituellement la contemplation des rez-de-chaussée, les soubassements se révèlent alors avec toute leur savante matérialité. Et je me demande qui dois-je féliciter en premier pour cette abondante attention, le commanditaire, le maître d'œuvre ou le compagnon ?

Les plis de l'architecture quotidienne de la cité me font rêver, j'imagine des usages, des habitudes, des rituels, des attentes, et que sais-je encore si ce n'est l'envie d'habiter là ou là... Et lorsqu'un édifice se découvre devant l'avancée de mes pas, il m'apparaît comme une ponctuation marquante du parcours. Si l'édifice est un monument, le plaisir de la rencontre est dû à l'intérêt qu'il m'inspire ; un intérêt renouvelé à chaque rencontre et qui aiguise ma curiosité. Si l'édifice est l'expression d'un faire-valoir, j'arrive à comprendre ce qui le sauve de la vaine ambition de marquer l'histoire grâce à la puissance qui sourd de sa composition, de chaque détail de sa mise en œuvre et du plaisir d'architecture ainsi généreusement transmis.

L'architecture quotidienne est le *tissu* de la ville, les édifices les *boutons*, les habitants en usent, et le tourisme en abuse.

Autre son nouveau, la vie domestique se fait entendre. Ce qui ordinairement est masqué par les bruits des véhicules revient dans l'espace public. Je lève à nouveau les yeux : la fenêtre est bien un lieu d'échanges riche d'architectures renouvelées...

Et puis il y a les arbres, vivants respectables et silencieux. Leur contingent inégalement réparti selon les quartiers, est révélateur de cette pensée héritée de siècles d'insalubrité qui réduit l'habitat à l'immeuble, et des décennies pendant lesquelles un arbre ne valait pas une place de stationnement... Jusqu'alors, je crois que je ne voulais pas les voir, ces arbres enfermés entre quatre bordures d'une fosse de plantation malmenée par les déchets que sa grille reçoit, biaisant pour échapper aux façades, se disputant l'espace avec des objet roulant agressifs ou rangés le long des trottoirs.

Je me suis senti solidaire de ces arbres isolés en ressentant comme une autre menace le fait que ces machines encombrantes (à l'arrêt, mais aussi chauffantes et bruyantes en mouvement) limitaient l'espace des piétons, petits et grands, jeunes ou vieux. Cette étroite bande d'enrobé allait rendre aléatoire et conflictuel le respect des distanciations sanitaires... Peut-être allait-il falloir rendre aux habitants et aux arbres l'espace dû à leur qualité d'êtres vivants. Et retrouver une paisible et fluide présence d'un espace public désencombré d'objets marqueurs de nos incivilités tels que potelets, bornes, panneaux, barrières, passages protégés, ...

Confinement oblige, seuls les commerces de première nécessité sont ouverts. Je les repère aux personnes isolées qui attendent devant leur pas de porte. Tout se passe dans le calme, dans l'étonnement presque enfantin de pouvoir profiter de l'espace public sans la contrainte de la circulation automobile ; je me demande comment cela se passerait s'il pleuvait ? Et je me souviens de quartiers de certaines villes qui, au cours de leur histoire, ont construit des immeubles sur des arcades. La souplesse et le confort d'usage de l'espace protégé des intempéries et des véhicules méritent d'être enregistrés comme dispositif spatial durable... Ce principe a dû inspirer la conception des centres commerciaux au sein desquels les surfaces de vente des galeries marchandes ne diffèrent pas beaucoup de celles situées en ville, mais avec une fréquentation abritée. Les passages commerciaux traversant les îlots tout comme leur prolongement contemporain, la galerie marchande, intravertissent la déambulation urbaine en activité de lèche-vitrines. Mais même les décors ne suffisent pas à concurrencer le plaisir de la promenade urbaine.

Avant de rentrer, je pense à quelques quartiers récents, aux villages nourriciers d'autrefois devenus banlieues.

Quelles sont les qualités promues par ces espaces publics récemment aménagés, tous semblables si ce n'est leur entretien ? Si la beauté de la ville historique ne semble plus être un sujet (merci la labellisation patrimoniale...) que peut-on dire de la beauté (il faudra bien, un jour, oser la beauté comme enjeu collectif) de l'architecture revendiquée puisque sous signatures ? Et je m'interroge quant à l'interprétation du célèbre slogan de l'architecte Mies van der Rohe : « Less is more » ... ?

Lyon, le 4 mai 2020, les moteurs sont revenus. Dehors, les yeux me piquent, pas nécessairement du fait des arbres...